

21 avril 186...

Voulez-vous un trait de dignité espagnole ? Ce matin nous voyons entrer dans le *Comedor*¹ un enfant qui vend des journaux. Pâle, guère plus haut qu'une botte, les habits chétifs, il est estropié. On lui achète ses feuilles, mon frère glisse quelques réaux dans sa corbeille ; le petit les considère, nous regarde, et d'une voix résolue : — Caballero, no² ! — il a replacé les réaux sur la table. Mais non, il faut qu'il les prenne : — Nous te les offrons de bon cœur ; tiens, va. — On les remet dans sa main. Alors notre muchacho, les sourcils froncés et la lèvre frémissante, laisse tomber la monnaie, tourne le dos, et sort avec la majesté d'un empereur romain. N'aimez-vous pas cela ? Hier au soir, le jardinier de la *campina* refusait toute étrenne. Voilà des noblesses de race ; j'augure bien du peuple qui sait les maintenir.

Nous sommes partis pour Elche, non sans recommander instamment doña Florida aux soins de notre hôte. Il a promis monts et miracles. Heureusement le gouverneur veille, et le prochain vapeur amènera du secours.

L'air est tiède, l'aurore teint les cieux de pourpre, on soupçonne la mer bientôt effacée aux rayons que jette çà et là son dos nacré. Chaque jour de soleil dore les orges, dans une semaine viendra la moisson ; en attendant l'éten-

¹ Salle à manger.

² Non, monsieur.

due se déroule à l'infini, brodée de liserons et d'asphodèles. Il sied au sol de n'être ni semé ni planté. La misère même a son charme lorsque Dieu se charge de la vêtir. Avez-vous remarqué comme la flore naturelle disparaît sous la main des hommes, et comme les progrès de l'agriculture, comme le rendement régulier, opulents sans doute mais d'un ennui à périr, viennent mettre leurs monotonies où Dieu avait répandu les mille formes de sa création infiniment diverse ?

J'en suis à me demander si un esprit en jachère ne vaut pas mieux qu'une intelligence labourée par la herse des professeurs. Être âne, à fond ! nul ne l'oserait décider pour les siens. Pourtant qu'ils ont d'attrait, les ânes, quand ils gardent leurs idées, leur caractère, leur façon de brouter et de braire, qui n'est pas celle de tout le monde ! Nos pays perdus conservent ces trésors d'originalité ; des gens ni frottés, ni rabotés, ni sifflés. Ils ont lu ce qu'ils ont pu, comme ils ont voulu ; le silence qui règne autour d'eux a laissé chacune de leurs pensées s'exprimer à sa guise ; dans la région des connaissances on trouve chez eux quelques lacunes, sans doute ; il y a des solutions de continuité et comme des fondrières qui donneraient envie de crier : Casse-cou ! Mais l'individu conserve sa figure, qui n'est point celle du voisin ; l'esprit a sa vigueur ; il est salé, il se porte bien ; l'âme voit les choses par ses propres yeux, qui jamais ne prirent de lunettes, et l'on éprouve à rencontrer de tels hommes cette joie faite de soleil et de liberté qu'on sent à parcourir des landes toutes semées de bruyères et toutes baignées d'un air salubre. Être soi, tel est le secret. Jeter par-dessus bord les prétentions, envoyer paître les idées de seconde main ; se saisir, se posséder, laid ou beau, ne jamais faire divorce

avec soi-même : au fond, la valeur humaine n'existe qu'à ce prix.

Derrière nous s'est abaissée la montagne d'Alicante ; nous avons franchi le défilé qu'assure un poste de gardes civiques, le despoblado s'est ouvert.

Si vous pensez y trouver une route, détrompez-vous. Creux, bosses, tas de pierres, mares et flaques, le tout jeté dans l'espace sur une largeur que rien ne délimite, voilà votre affaire. Je vous laisse à deviner les cahots et les tirées de nos misérables chevaux, bêtes surmenées dont maître Renard notre hôte nous a gratifiés, en dépit de nos réclamations. On se met par terre, on va le pas, on saute de ci, on craque de là, on enfonce de cette roue, l'autre reste en l'air ; les botanistes profitent de l'aventure pour faire tout du long main basse sur une infinité de plantes rares et de noms latins ; parfois un laboureur, une de ces belles figures maures drapées de cotonnade, nous considère du milieu de son champ démesuré ; un arriero passe à califourchon sur sa mule, l'escopette en bandoulière ; un berger se tient pensif, la tête appuyée au bâton recourbé en manière de crosse qui lui sert de houlette ; ce sont nos événements

Au bout de trois heures cependant, quelques bouts de vigne, quelques clôtures de palmes, l'étoile des dattiers enlevée d'un trait nous font pressentir le voisinage des lieux habités.

Qu'il a de poésie, cet horizon clair haché de profils inconnus à nos perspectives ! D'abord le palmier n'y jette qu'une silhouette légère, puis d'autres s'y ajoutent, puis les lignes croisées et mêlées frangent l'éther où se marquent leurs courbes exotiques. Près de nous

des vergers en vedette, orangers, caroubiers, les grandes chevelures grises des oliviers signalent les abords de l'oasis. On le nomme Elche, et nous en approchons. Les palmiers aussi se sont avoisinés ; ils percent les dômes de verdure, ils effleurent la route, égrenés, solitaires, bientôt pressés en fouillis dans leur désordre magnifique. Ceux-ci, des troncs puissants, assoient sur une forte base leur pilastre monumental ; ceux-là, minces et droits, vont chercher le jour à cent pieds par-dessus les basses verdures ; il en est de capricieux dont le tronc campé de travers coupe en diagonale tous les fûts de la colonnade , il en est de languissamment infléchis dont l'aigrette, après quelque hésitation, se relève et se redresse tout à coup. La lumière ruisselle sur les palmes ; elle tombe en pluie de feu sur les régimes, faisceaux énormes, lourdes grappes, brindilles d'un jaune embrasé qui pendent sous l'éventail et rencontrent dans toutes les obscurités quelques rayons pour les faire resplendir. Mettez le ciel par-dessus, mettez-y son azur intense, si haut que peut monter votre regard ; jetez dans l'immensité bleue la grâce enchanteresse des longues feuilles qui ondulent mollement, et ces tiges sveltes, et ces rudes aspérités des écorces, et ces épaisseurs de la forêt, une forêt de dattiers ; joignez-y la liberté, l'abandon ; étendez là-dessous les champs de pavots qui promènent leurs vagues écarlates dans l'ombre flottante des grands panaches ; ajoutez le hasard ; représentez-vous la royauté de ces nobles arbres ; car ceux-ci sont maîtres : le sol, l'air, le soleil, la contrée, tout leur appartient, ils viennent à foison, sous la figure qui leur plaît, avec l'attitude qui leur va ; et dites, que sentez-vous ?

Pour nous, en extase, les yeux agrandis, les mains pressées, nous aurions envie et de pleurer et de rire, et

ce n'est pas assez de la lumière, ni de notre cœur, ni de tout ce qui vit en nous pour contempler, pour exulter et pour glorifier Dieu.

Au surplus, les maisons basses du village africain commencent d'apparaître. Derrière elles les palmiers se sont dressés en muraille; ils jaillissent des petites cours; on les voit dépasser le dôme écaillé de la vieille église. Sur les toits en terrasse pendent les régimes cuivrés; les grandes palmes vertes, selon qu'elles s'agitent, y promènent la fraîcheur. Et l'on marche là-dedans, comprenez-vous! Lorsqu'on lève la tête, c'est un palmier qui l'ombrage, quand on regarde au fond de cette ruelle, ce sont des palmiers qu'on voit. La douceur embaumée des matinées d'Égypte, les sérénités de cet air transparent et léger, l'idéal qui planait sur ces bois charmants où gémissaient les tourterelles, j'ai tout retrouvé; et j'ai senti cet épanouissement de l'âme soudain portée dans les régions du paradis.

Ah! le paradis, de telles beautés, créations du Père, m'y font penser avec une allégresse et des attendrissements pleins d'émotion. Qui donc a bien osé le dépouiller, notre paradis, le paradis de Dieu? Qui donc, au nom de la sainteté calomniée, de la spiritualité méconnue, en a fauché les verdure, arraché les fleurs, tari les fontaines? Dieu n'avait donc point planté l'Éden! Et ces splendeurs de végétations, et ces limpidités des sources, et la beauté même, ce n'est donc point Dieu qui les a faites? Admirer cela, le cœur tout frémissant d'adoration, ce n'est donc point honorer Dieu? Un paradis stérile, un foyer d'éblouissements monotones siérait donc mieux à la grandeur de l'Éternel? Ces rayonnantes désolations le feraient mieux désirer que la magnificence colorée, vivante, semée d'im-

périssables fraîcheurs, ne montrera sa puissance et ne racontera sa bonté ?

Je vous ai saluées d'un cœur vibrant de bonheur, ô vous, les belles prémices de la terre nouvelle ! vous les abîmes d'éther que chaque nuit jonche d'étoiles, vous, les palmes frissonnantes sous les souffles errants ; vous, les troncs hardis, jets d'un seul élan, symboles de nos prières ; vous les tiges allanguies qui me parlez de nos défaillances ; vous, les miracles des sèves nouvelles qui relevez ma foi, et toi, soleil et toutes les magnificences de ce jardin du Créateur, je vous bénis, car vous êtes la splendeur de Dieu !

Du haut de la tour nous planons comme ce vautour qui reste suspendu, les ailes immobiles, sur la forêt. Le dôme de la cathédrale, un beau dôme de mosquée, vêtu de faïences bleues que rayent des fils d'or, se détache éclatant du fond brun des colonnades, du fond verdoyant des couronnes. Au loin, quelques montagnes pâles encadrent l'oasis. Les lumières tombent d'aplomb sur le bourg, sur ses cases raplaties, sur ses rues bien ouvertes et ses toits plats. La mer s'est marquée au levant par un trait clair que sillonne la flottille des bateaux pêcheurs.

Maintenant, perdons-nous sous bois.

Le charme, voyez-vous, c'est d'errer, c'est de toucher les troncs, c'est de promener ses doigts sur les écorces rugueuses, c'est de se placer sous les régimes qui éclairent l'obscurité même et d'aller toujours, et toujours la forêt continue. De petits prés s'ouvrent au hasard, on y voit une case blanche ; des enfants rient et sautent devant, s jouent avec des palmes. Cet homme qui s'enfonce au

plus épais du fourré, sa couverture de laine jetée sur l'épaule, c'est un Arabe; et celui-ci qui grimpe au palmier, c'est un fils de la Nubie. Je l'ai vu sur les bords du Nil, il courait de même sorte le long de la tige; une corde à cinq cordons, celle qu'il vient de saisir des deux mains, jetée autour du tronc, soutenait son corps; il gravissait, presque horizontal; il lançait le cerceau du même geste souple, agile et sûr; j'ai frémi comme je tremble en cet instant au dernier coup, suprême, qui porte la corde à travers les feuilles du panache, qui l'assure autour du chapiteau, et si la corde passe par-dessus, si elle rompt, l'homme est perdu. Le voilà, debout, dans la couronne, en plein ciel. Après il redescend un peu, il arrive au niveau du régime, il emplit de dattes mûres sa corbeille suspendue à un fil et la laisse doucement couler; de ressaut en ressaut ses orteils nus qui se cramponnent aux aspérités de l'écorce, franchissent l'intervalle, cent pieds! et d'un bond sautant dans l'herbe, l'homme se rit de nos alarmes. Tandis que nous les savourons, ces dattes exquises, notre grimpeur s'est attaqué à cet autre géant; il court en lézard jusqu'au faite, glisse du haut en bas, puis tranquillement, sans fanfanterie comme sans frayeur, nous raconte que parfois la corde casse, qu'elle ne dure pas vingt jours, qu'on se tue, que le fruit du dattier se vend quarante réaux l'arrobe¹; et c'est tout au plus si nous parvenons à lui faire accepter le prix de son labeur. Ses enfants, nés comme lui sous la forêt, bondissent tout nus dans l'herbe; les plus petits s'évertuent contre ces rudes titans qui se moquent de leurs efforts. Nous sommes assis, nous voyez-vous, sur ce gazon, la tête appuyée contre les colonnes; nos mains

¹ Vingt-cinq livres.

tiennent des palmes, nos yeux vont chercher là-haut les diadèmes de feuilles vertes, puis nos paupières s'abaissent et nous restons immobiles dans le recueillement des grands bonheurs.

Plus tard, nous avons repris à l'aventure parmi les fûts qui s'élançaient du sol. Ils ont la simplicité sublime de l'ordre dorique; point d'ornementation, nul piédestal, et pour couronnement le chapiteau royalement épanoui. La forêt où nous marchons appartient à la *Virgen*¹, c'est le nom de l'église. Pendant que je regarde çà et là, me souvenant des fleurs du dattier que me montrait le désert; tandis que je rêve à ce long faisceau de perles plus blanches que la cire, parfumées, qu'emprisonnent les deux valves de satin vert, tout à coup je l'ai vue, la fleur; elle vient d'éclorre sur ces jeunes arbres; son enveloppe qui s'est entr'ouverte laisse échapper les grappes; des aromes enivrants s'en exhalent. Rien ne rendra ni cette pureté, ni ce ton mat si délicat, qu'une haleine le ternirait, il semble, ni cette franche verdure de l'étui, ni cette exubérance de floraison qui déchire la gaine pour épandre son éclat.

Devant nous, le long du sentier que suit quelque eau courante, marche une jeune fille, brune, aux tresses noires; ses boucles d'oreilles de forme antique sonnent à chaque pas; elle porte sur la tête une des fleurs du dattier dans l'enveloppe, posée ainsi qu'un hatelet; les blancheurs qui ruissellent avec les fils emperlés glissent sur ses cheveux; cela, l'eau claire, le jour qui frappe les régimes, paquets d'or suspendus à toutes les hauteurs, on croirait errer dans une ouadi de Nubie.

Mais notre ruisseau s'est jeté sur la droite pour arroser

¹ Vierge.



les pâturages; nous côtoyons à gauche la lisière du fourré. Un ravin marqué d'érosions rouges échancre par place notre sentier, que pressent les ondes vives; deux margelles emprisonnent le chenal, quelques palmiers ombragent le flot, qui court sans bruit, sans rides, pareil à un long miroir. Plus loin, au fond de la perspective que forment les palmes entrelacées, blanchit un moulin; des femmes en jupes éclatantes, le mouchoir bigarré sur leurs cheveux, nous regardent, jasant, et quand elles rient, on dirait un éclair.

Par delà le fouillis des dattiers jetés à profusion, les uns épanouis au sortir du sol, les autres lancés au travers des cieux, tous mêlés en une confusion puissante sur le ravin crûment tranché qui leur oppose ses désolations, un horizon immense s'est découvert. Aride et sauvage, il nous fait voir le *despoblado*¹ sans merci que cerclent des montagnes violettes. Devant nous l'arche du vieux pont coupe les lignes, tranche les verdure, enferme le site dans un cadre vigoureux. Aucun peintre n'a rêvé des tableaux pareils. ceux-ci se font tout seuls; ils naissent à chaque pli du terrain; les voilà dans leur grâce attendrie, avec leur beauté farouche, pleins de sourires émouvants.

Notre posada, car il faut bien revenir, complète l'aspect. Personne pour nous recevoir, cela va de soi. Sous le porche, un jeune muletier qui mange sa *tortilla*² se lève, et d'une grâce de gentilhomme invite mon mari à partager son repas : — *Gusta usted* ³?

¹ Littéralement *dépeuplé*.

² Omelette.

³ Cela convient-il à Votre Grâce?

Ils me plaisent ces grands vestibules blanchis de frais, avec le sol battu qui leur sert de plancher, l'escalier qui descend entre ses vieux balustres, la tablette chargée de poteries qui s'appuie aux faïences du mur; je n'ai jamais fini de les voir, ces alcarazas aux formes classiques. Je vais me planter devant les cruches; je regarde celle-ci, un lacrymatoire dont les flancs amincis laissent filtrer l'eau; celle-là, plus pansue qu'une citrouille; l'autre, aplatie sur ses deux faces; toutes avec leur col élancé que termine un double goulot. Les vases du premier rang se nomment *Cantaras*; sur chacun d'eux on établit les *Jarras*, pointues par le bas, accompagnées de deux anses; le petit couvercle qui les coiffe s'appelle *Tapadera*; les gouttelettes suintent à travers l'argile poreuse, et je les contemplerais encore sans une énorme affiche collée aux murailles :

GRAN CORRIO DE TOROS DE MUERTE ¹.

Chaque *Espada* ², chaque *Picador* ³, chaque *Banderillero* ⁴ y a son nom imprimé en grosses lettres : *El celebre y acreditado Francisco Arjona, Guillem Cuchares, etc., mataran* ⁵ ! La place *sombra* ⁶ coûte trois réaux de plus que la place ensoleillée.

Mon ami, vous irez sans moi.

¹ Grand combat de taureaux de mort.

² Épée, celui qui tue.

³ Piqueur, celui qui excite l'animal.

⁴ Qui enfonce les banderoles dans la chair du taureau.

⁵ Le célèbre et très-connu *Francisco, etc.*, tueront.

⁶ Ombragée.

22 avril 186...

N'aimez-vous pas le réveil du village, au matin, dans les grands jours d'été, quand le faucheur part de nuit pour aller trouver les prés trempés de rosée, quand l'hirondelle appliquée au mur gazouille, lorsqu'elle parcourt à tire-d'aile les petites rues jonchées d'herbe, que les portes des granges s'ouvrent l'une après l'autre, que les jeunes filles viennent baigner leurs bras à la fontaine, que tout s'émeut, troupeaux, chansons, appels des faneurs, mugissements des bœufs sous le joug, et dans les étables quelque sourde bramée qui répond ?

Nous sommes à Elche, j'ouvre ma fenêtre, les palmiers effleurés du soleil par le haut gardent une nuit absolue sous leurs branches ; quelque sentier sort du bois encore obscur pour arriver en pleine lumière ; un jeune homme, monté sur un âne, la figure ensevelie sous le sombrero, suit les méandres du *Sendero*⁴ ; il murmure une Rondeña, il s'avance dans l'ombre, une trouée lui verse des flots de clartés, sa bouche aussi laisse courir des notes vibrantes ; l'ombre reprend, la voix baisse ; le voilà dans la rue, il se tait. Le long des murs passe un *hombre* les bras chargés de lampes ; elles sont de cuivre, brillantes comme la lampe d'Aladin. Que nous donnerait-il de plus, le talisman magique, et que pourrions-nous bien lui demander ? Rien ; nous laisser où nous sommes, et poursuivre notre beau chemin sous le regard de Dieu.

⁴ Petit chemin.

Les femmes, enveloppées de châles rouges, car pour ces Africaines-là, les tièdeurs de l'aube sont des âpretés, sortent languissamment de leurs demeures; elles s'accourent aux balcons qu'ornent toujours deux palmes croisées ainsi que deux épées; elles renouvellent l'eau des *jarras*, traient du bout du pied leurs petites mules de maroquin, vident les *tapaderas*, poussent devant elles un balai de jonc qu'abandonnent bientôt leurs mains nonchalantes, tandis que les mendiants, point trop guenilleux, celui-ci en bonne veste fourrée, celle-là les oreilles et le cou chargé de corail, nous considèrent, sourient, font un geste de l'épaule et disent : *Limosna* ! ! du même air dont ils revendiqueraient un royaume.

Beaucoup d'hommes ici n'ont guère d'autre occupation que de ne rien faire. On les voit à cheval sur une chaise de canne, devant leur boutique, rouler des cigarettes, regarder comment vont les nuages, échanger un mot avec le marchand de *cantaras* qui marche derrière son âne, discourir de la révolution prochaine avec le barbier dont les doigts paresseux promènent quelque rasoir sur le cuir, ou bien jeter une raillerie à l'enfant demi-nu qui débouche, grave, planté tout d'une pièce, les jambes écartées, sur la charge d'herbe que porte son bourriquet. Tout cela est imbibé de soleil. Les ombres ont des profondeurs moelleuses, le ciel s'emplit de lumière, les rameaux soulevés mollement ondoient avec des frissons qui me font tressaillir. Il me semble que nous aussi nous nageons dans les grands cieux ouverts, et que ni douleur ni péché ne peuvent plus nous saisir.

¹ Aumône!

Maintenant, mon ami, nous avons passé le vieux pont. Le ravin désolé continue d'étendre ses lambeaux à côté des verdure balancées par le vent du matin ; le désert arrive jusqu'à la ville, les écailles des dômes miroitent, les tours se détachent d'un accent net, les sombres hachures des palmiers, leurs mille colonnes jettent de belles obscurités parmi ces transparences, et quand un dernier regard nous a mis pour la vie entière en possession du site ; le chemin, un espace vague, écorché, dilaté sans mesure, nous mène par les jachères à la rencontre de cette montagne bleue, la sierra d'Orihuela, redressée tout au bout de l'horizon. Quelque rivière en a marqué les bases de son fil argenté. La plaine s'étend à perte de regard, mouchetée çà et là de trois ou quatre dattiers solitaires ; des vapeurs lentement cardées s'emmêlent et se démêlent au loin ; des teintes lilas flottent vers les bords du désert ; de distance en distance quelque rare point blanc signale un village ; par degré la sierra s'accroît de fortes cassures, elle dessine ses plans successifs, à cela l'on connaît qu'on avance.

Et rien ne respire, rien ne bouge, rien ne chante ; rien, sinon l'alouette qui s'enlève des touffes du romarin, monte, plane sur les vastitudes, les emplît de ses notes étincelantes, retombe vaincue par la splendeur, puis une autre jaillit du sol, une autre encore, et le despoblado déroule son immensité.

N'était notre attelage misérable et qui souffre, on irait toujours ainsi, dans un silence contemplateur. Hélas ! nos traits cassent, nos moyeux disparaissent au fond des trous, la carcasse des voitures crie et se disloque. On marche beaucoup, on se laisse un peu traîner. Vers ce tournant où siège une colossale église plantée telle quelle au milieu du

désert, nous avons retrouvé la route royale, guère meilleure que l'autre; quelques charrettes combles de nattes en rompent la solitude; six à sept mules, plument en tête et sonnailles au cou, tirent à la file; le conducteur, couché sur le ventre, entortillé dans sa capa rouge, lève la tête et nous suit longtemps du regard. Voyez ces haies de grenadiers, nous approchons d'un village; des couples de bœufs, lourds, tristes, coiffés de leur cocarde étoilée en tournesol, se dirigent vers les champs; les aires se sont ouvertes au soleil, de grandes meules de paille s'entassent sous les palmiers qui croissent en bouquets; l'iglesia toujours flanquée de ses deux clochers, monument énorme, à l'architecture tourmentée, écrase de ses gigantesques proportions les mesures qu'elle devrait protéger d'une ombre familière. On se croirait au Mexique; le crayon des voyageurs nous a montré ces lourds entassements de pierres et ces prodiges de mauvais goût érigés au centre des bourgades qu'ils étouffent. Là dedans vit et se meut une population au teint maure, aux vêtements lumineux, cotonnade blanche, capas écarlates, feutre noir, parfois quelque bonnet pourpre. Ces gens ont la dignité des poses, la noblesse du geste, l'aisance de l'hidalgo, avec sa politesse. La guitare sonne aux mains du paysan, de celui-ci qui la porte sous le bras et dont les doigts chemin faisant interrogent les cordes, de cet autre qui se tient accroupi sur la devanture de sa boutique, à côté des galettes qu'il vient de pétrir, et qui chante mezzo voce en frappant sa mandoline d'un geste négligent.

Après ce village: *Albatera*, les cultures envahissent le pays entier. Orges barbus, figuiers, vignes, orangers en pyramide, sainfoins en fleurs, tout croît de rage. Ce ne sont plus des palmiers en forêt comme Elche nous les fai-

sait voir. Non, ceux-ci jaillissent trois par trois du même tronc ; ils se groupent le long des routes, au milieu des champs, sur les flancs de la montagne. Les *Lugar*¹ se rapprochent, massés autour de leurs grosses églises, dans le chaos de leurs végétations désordonnées, venues comme il plaît au soleil. Les orangers foisonnent à côté des aires qu'ils sèment de boules d'or, les palmiers s'épanouissent par-dessus ; les figuiers, dont les fortes ramées ont jeté bas le mur, abritent les enfants nus parmi leurs agneaux et leurs biquets ; des bœufs au repos s'allongent dans l'enfoncement de quelque taillis ; les femmes, en veste noire, la jupe rayée de rouge, devisent entre elles, et les nopals et les aloès font à la bourgade un formidable rempart.

A cette heure nous venons d'aborder la sierra. Je n'en vis jamais de pareille, toute vêtue d'agavés, tout hérissée de raquettes épineuses, avec le bruit du vent qui passe comme un courant d'eau sur les palmes, et ces grandes ombres portées d'une ineffable douceur. Les hameaux se pressent, les *labradores* fourmillent ; abricotiers, pêcheurs, grenadiers débordent à l'envi les clôtures vives des cactus. Ah ! tenez, pardonnez-moi, il faut bien que ces noms des zones enchantées : dattiers, orangers, et les aloès, et les nopals, reviennent sous ma plume ; ils sont là, je les vois, toujours plus beaux, toujours éclairés de splendeurs nouvelles ; ils ont cette puissance, ils montrent cet éclat des royautés qui se sentent obéies. Sur la route accrochée aux versants de notre montagne, les hommes, cette race hautaine, ce costume éblouissant, la mante si noblement portée, le pantalon flottant qui fait souvenir de la fustanelle, tout jette sa blancheur avec ses flammes. Le paysage

¹ Villages.

en reçoit une dignité que l'Orient seul m'a montrée; il s'y mêle ces grâces du printemps, récoltes fleuries, fèves au parfum subtil, épis roses des esparcettes, et voyez, cet âne qui disparaît sous sa charge de citronnier, fagot odorant que suivent la mère et les filles; celle-ci, une matrone, le front grave, la démarche lente, le buste légèrement porté en arrière; celles-là rieuses, qui courent de leurs pieds nus, quelques brins de folle-avoine parmi leurs tresses emmêlées.

Tant bien que mal nous avons atteint Orihuela.

La posada, modèle du genre, possède l'eau de ses cantaras, une cuisine ouverte à tout venant, une hôtesse ahurie, un hôte assis sous son porche, jambes croisées, qui roule des cigarettes et vous en offre à l'occasion; plus les œufs de ses poules, quand elles pondent. Elles ont pondu, nous voilà sauvés.

Si vous aimez les œufs, allez en Espagne. Les œufs y forment le premier et le dernier acte de tout repas national; venta, posada, simple case de paysan, toujours vous y trouverez la tortilla, toujours la fricassée d'œufs à l'huile, ou au lard, ou con *hamon*¹; on vous présentera infailliblement le plat rempli d'*uevos pasados por agua*², frais, énormes et cuits à point; ajoutez des oranges, vingt, trente, quarante (mon ami, nous avons commis ces excès), des oranges le matin, à midi, le soir, de jour, de nuit; on se tirerait d'affaire à moins.

Nous voici donc assurés de notre almuerzo³. Nous fixons une planche sur deux escabeaux; le sol, du mortier battu,

¹ Jambon.

² Œufs à la coque.

³ Déjeuner.

nous servira de sièges; un taudis blanchi à la chaux nous abrite; de cuillères ou de fourchettes il n'en est pas question; on boit aux gargoulettes; l'hôtesse, qui nous voit tirer des couteaux de nos poches, s'émerveille à ce luxe inouï, et, vous pouvez m'en croire, jamais on ne déjeuna mieux.

Cependant, les filles d'Orihuela se promènent sur la place, une rose plantée derrière l'oreille; cela rit avec leurs yeux brillants; les séminaristes et les abbès qui se glissent le long des murs, ployés dans leurs étroites robes noires, en sont tout égayés.

Nous laissons ici nos chevaux; ils devaient nous traîner jusqu'à Murcie, la pitié nous a pris, et nous leur donnons congé pour nous mettre dans un véhicule quelconque attelé de trois mules. Nommez-le tartane, galère ou patache, comme il vous plaira; à la rigueur on y logerait six, on s'y entasse dix, sans compter le majoral devant et le zagal derrière; tout le long du chemin on ramassera de braves gens qui se pelotonneront sur l'impériale, on sera vingt et l'on ira comme le vent.

Nous voilà donc dans notre boîte. Le zagal penché sur son marche-pied, à l'arrière, avance sa tête parmi nos têtes, enfile du regard la perspective, surveille ses mules à travers les vitres de la delantera et jette ses : — *Morrô, morrô, cordovèse, attô, attô!* — Bah! si nous avons le tympan brisé, notre âme est contente. Par ce beau soir, car le soleil décline; dans l'embrasement de ces lumières plus rouges que la fournaise, les nopals semblent glorifiés, et les figuiers aussi, et les palmiers encore, et toute cette culture dans son incomparable richesse. Les blés sont d'un vert bleu, les épis portent de fortes aigrettes, c'est puis-

sant, la terre projette sa vigueur par toutes sortes de créations énergiques. Des *Roumani*, en loques éclatantes, ont allumé leur feu vers cette eau calme ; un chaudron de cuivre pose dessus ; la femme, agenouillée dans l'herbe, tord d'un beau geste classique ses cheveux qui ruissellent et font fléchir sa tête. De petits fours coniques, blanc de lait, fument près des cases ; les paysans qui battent leurs toits plats pour les raffermir, sautent en frappant des mains lorsqu'ils nous voient passer. Et ces cases, des fourrés de cactus les dépassent, ils les dominent de leur mur hérissé qu'étoilent çà et là de larges fleurs jaunes. Les lumières atténuées du crépuscule glissent sur les blés barbus ; elles enveloppent la montagne d'un manteau vermeil ; l'ombre même de la nuit qui s'avoisine semble toute remplie de clartés d'or. A chaque pas on rencontre des groupes de jeunes filles, la jupe bleue battant les talons et la rose à l'oreille, ou bien c'est quelque troupe de villageois drapés dans la capa déployée de son grand long, roide, tombant autour du corps à la façon d'un vêtement royal. Toutes les perspectives nous montrent ces fières figures ; cette magie des couleurs, chaque détail la fait briller à nos yeux. Puis le soleil disparaît ; sur notre droite le Monte Agudo, piton abrupt, porte sa ruine trouée qui s'estompe dans les pâleurs du soir. Les splendeurs se sont éteintes, on dirait un silence plein d'harmonie après les derniers accords du concert. La nature est restée en extase, un calme divin a pris la place des vibrations, quelque reste de lumière fait doucement reluire les canaux avec les fontaines des Maures, la végétation se repose, les fleurs des cactus se ferment lentement, les palmiers promènent dans les hauteurs de l'air leurs branches qu'on distingue à peine ; sur ce pont quelques hommes avec quelques jeunes filles rient et ja-

sent, on ne discerne plus ni les bouquets de fleurs ni les raies bigarrées, les blancheurs seules du vêtement jettent une lueur incertaine, et le parfum des orangers qui nous arrive par bouffées intermittentes, les aromes flottants des figuiers, des aloès, des dattiers, de toute cette flore exotique; les senteurs de juin qui montent du foin coupé, la fraîcheur de l'eau courante, que vous dirai-je, la nuit, la belle nuit constellée, mon ami, notre cœur est bien près de fléchir.

Alors, tandis que les pensées allaient ainsi, d'autres images lointaines, à demi voilées, se sont vaguement esquissées au fond de notre souvenir. Qu'était-ce? des sapins, des sommets neigeux, des excursions plus modestes; un char à échelles, quelque course de vingt-cinq heures dont on revenait glorieux... Nous nous regardons, voici Murcie.

Eh bien, *quoi!* nous sommes des Roumains, et chaudron sur le dos nous courons les hasards.

23 avril 186..

Murcie s'étale au soleil. Rome l'avait créée, les Maures l'embellirent. Ils ont vu la Segura promener ses flots limoneux autour du vieux château. J'aime à me les figurer, mes Africains, traînant leurs longues robes sur ce pont antique. Certes, elles n'avaient ni plus d'éclat, ni plus de poésie que ces capas rouges magnifiquement drapées, que ces mouchoirs bariolés noués autour de la tête, que ces jupes bleues, que ces robes jaunes des femmes, et ces bijoux qui leur pendent aux oreilles, et les volants de leurs basquines

et la dentelle noire qui se joue sur leur front ; les acacias balançaient, je me l'imagine, leurs grappes de bonne senteur sur ce même ciel, et la place égayée des mêmes couleurs rayonnait ainsi.

Pendant que les Murciens promènent leurs toges éclatantes et qu'on voit sortir de ses plis le pied nu chaussé d'alpargatas, d'autres figures, maigres, l'air astucieux, l'œil clignotant, vêtues de nos habits étriqués : veste de drap usée aux coudes, pantalon flasque, le tout misérable et qui laisse passer de longs membres mal attachés ; d'autres hommes se tiennent debout, fouet en main, gauches, gênés de leur personne, confus, on le dirait, de se trouver au grand soleil. Ils attendent quelque promeneur qui prenne leur galère de louage, ou quelque chaland pour marchander leurs mulets. Ce sont des *gitanos*, pas les beaux ; très-authentiques pourtant. Seuls dans la population ils affectent l'habit prosaïque de nos villes, amoindri, racorni, ridiculisé. C'est étrange et cela déconcerte. Eux des Roumani ! Il en existe d'autres, prenez patience, nous les trouverons. Quoi qu'il en soit, je garde, en dépit de l'opinion reçue, ma conviction particulière qu'ont formée de précédents voyages et que fortifie celui-ci. La race des Gitanos est une race mêlée ; on y rencontre plus d'un type ; plus d'un sang coule dans ces veines-là. Si la vie des Roumani présente partout de mêmes habitudes, expliquées, il faut le dire, par d'injustes persécutions, les traits accusent une absolue diversité d'origine. Prenez l'ovale mince et parfait avec les lignes délicates du type indou, mettez-le vis-à-vis des lèvres prononcées, des yeux allongés, du nez busqué de l'Égyptien ; rappelez-vous ces visages noirs et ronds, ces cheveux crépus, ces prunelles dilatées, cette face pleine et sauvage qui appartiennent aux peuplades du centre de l'Afrique ;

ajoutez au tableau les mines de grigous dont je vous parlais tout à l'heure : profils émaciés, nez pointus, petits yeux éraillés, silhouettes échappées, semble-t-il, au pinceau de quelque maître hollandais en train de caricaturer un vieux juif, et dites si de telles oppositions appartiennent à la même famille humaine.

Brisons là, je ne fais pas de science, de la controverse encore moins, et comme tout voyageur bien appris sitôt qu'il se trouve en ville espagnole, je gouverne droit sur la cathédrale.

La nôtre a grand air, campée dans sa large place ; un désert qu'incendie le soleil. Son caractère lui vient d'une tour formidable, coupée çà et là de fenêtres que broda la Renaissance. Les gradins de ce clocher s'étagent en retrait derrière la façade chargée de statues : tous les genres s'y sont livré bataille.

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

Franchement, je n'en crois pas un mot ; les beaux fouillis conviennent à la nature, sa majesté s'accroît de l'indomptable puissance de ses expansions. Mais lorsqu'il s'agit des conceptions humaines, il faut qu'on sente la domination de l'esprit. Un chaos, c'est presque toujours une marque de faiblesse ; au travers des richesses de l'ornementation je veux reconnaître la pensée, et si je ne la trouve pas, j'abandonne vite un dédale qui me fatigue sans me contenter. Quant à la tour, sobre avec vigueur, elle n'exprime qu'une idée, la solidité ; jet viril où la majesté domine.

Quelque souvenir de la fantaisie arabe a prolongé sur la

droite ce corps de logis, chapelle, palais d'évêque, séminaire, on ne sait quoi, trop orné, mais qui ne ressemble à rien. J'en sais gré, pour ma part, à l'architecte.

Certains esprits ont le culte du banal : Cela se fait, cela ne se fait point, telle est pour eux la règle d'or. Le beau, si tout le monde était laid, ne trouverait pas grâce devant eux. Ressemblez-vous à l'ensemble des médiocrités humaines, le niveau a-t-il écrasé vos saillies, vos idées sont-elles barbouillées du badigeon reçu, êtes-vous du haut en bas lisse, gris, fruste ainsi qu'il convient ; votre chevelure, dites-le-moi, obéit-elle aux ondulations prescrites, votre taille a-t-elle la finesse ou l'épaisseur voulue, voit-on à votre robe les plis d'ordonnance, faites-vous la révérence comme la font les poupées, ouvrez-vous les yeux, branlez-vous la tête, levez-vous les bras, dites-vous : oui, non, papa et maman, selon qu'on tire la ficelle ; en un mot, êtes-vous le mannequin patenté qu'il faut ; bon, tout va bien, la marque de fabrique une fois constatée, rien ne vous manque plus ; vous avez droit de circulation ; faites ce que vous voudrez, comme vous voudrez ; vous êtes tout le monde, le monde est à vous. Mais si vous vous avisez par hasard de conserver et votre physionomie et vos façons d'agir ; si vous y joignez cette audace des mouvements spontanés et des opinions individuelles ; si vous émettez cette prétention monstrueuse de rester vous, de pied en cap, à la face du soleil : haro ! Les gens que j'ai dits, ces fanatiques de banalité, eussiez-vous le génie, et plus d'attraits pour vous le faire pardonner que la boîte de Pandore ne renfermait de misères, ceux-là ne vous absoudront point. Éternellement vous leur serez étrange, que dis-je ? vous leur deviendrez scandaleux. Des défiances plus subtiles que l'air mettront entre eux et vous une muraille plus haute que